

Le théâtre des opérations de l'armée italienne [suite]

Autor(en): **Fonjallaz, Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **62 (1917)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339936>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le théâtre des opérations de l'armée italienne.

(SUITE)

Dans son livre sur *Les Principes de la guerre alpine*, le capitaine Paul Simon conclut en parlant des Alpes : « Non seulement elles sont le plus fort et le plus beau rempart de la France, mais elles sont encore le seul terrain où l'on puisse aujourd'hui faire la guerre idéale, celle où le nombre est peu de chose, où la valeur est tout ! »

Ces paroles sont aujourd'hui confirmées par les faits. Seuls ceux qui ont vécu à la montagne, et qui y ont déployé toute leur énergie, pourront nous dire un jour quel travail extraordinaire a été accompli. Et si, sans diminuer en rien la valeur des troupes offensives, je relève la conduite des opérations de l'armée italienne, c'est que cette armée s'est trouvée devant un des problèmes les plus ardues qui existent et en face de difficultés où vraiment la valeur est tout.

Le but de toutes les opérations militaires reste toujours l'anéantissement des forces ennemies. A cet effet, il faut atteindre la zone décisive non avec des forces amoindries ou séparées les unes des autres, mais avec des masses capables de parer aux attaques de l'adversaire. Dans la situation des belligérants on peut admettre que l'objectif de l'armée autrichienne n'était non pas seulement d'attirer dans le Trentin le plus de forces possible, mais de couper la plaine de Vénétie de façon à amener la chute des armées de l'Isonzo.

Pareil but n'est atteint qu'en utilisant *toutes* les voies de communication et en attaquant par *toutes* les régions simultanément et avec la même énergie. Or, dans ces régions les

chemins muletiers et les sentiers ne peuvent servir utilement que reliés aux routes ou situés à peu de distance des grandes voies d'accès. Dans tous les autres cas, les ravitaillements deviennent trop difficiles pour assurer la continuité des opérations. Il en résulte que les grandes routes constituent les secteurs de percées naturelles de l'obstacle et que c'est dans leurs parages immédiats que nous trouverons les masses d'attaque les plus considérables.

L'art, pour le défenseur, consiste à ne donner aux voies secondaires que l'importance qui leur convient et à se garder d'éparpiller ses troupes. C'est ici que nous trouvons la caractéristique des opérations dans le Trentin et que les principes napoléoniens reviennent au jour avec toute leur justesse. Napoléon, parlant de la guerre de montagne, a dit dans ses *Mémoires* que « même dans la guerre offensive, l'art consiste à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à attaquer ». En se retirant progressivement tout en manœuvrant offensivement là où l'occasion se présente, les Italiens imposèrent à l'adversaire des efforts surhumains, chaque fois équilibrés par d'heureuses dispositions. Nous les voyons se grouper dans les régions où l'attaquant est pour ainsi dire canalisé et où il arrive en forces séparées par le terrain. Au point de vue militaire, cette constatation dénote un fait : que le commandement connaissait son terrain, qu'il en était le maître et savait en tirer profit.

* * *

Le profane qui lit chaque jour le communiqué, et qui souvent s'impatiente, ne se rend compte que très imparfaitement de la nature des obstacles et des efforts extraordinaires accomplis chaque minute dans les Alpes. Il ne se représente pas ce qu'est la vie sur les crêtes ou le long des pentes abruptes. Il n'a qu'une vague idée de l'effort exigé par la plus simple des constructions de chemins. Il ne comprend pas que le défenseur soit arrêté si longtemps devant des ouvrages d'art détruits. Sait-il même qu'au delà de 2000 m. Il est rare de trouver un arbre et qu'au-

dessus des pâturages rocaillieux il y a le désert sans eau, sans vie, sans ressources pendant neuf mois de l'année ? Bivouaquer dans ces régions équivaut à une bataille perdue, même en été où les changements de température sont brusques et violents.

Les passages alpestres au delà de 2000 m. sont ordinairement impraticables aux chars dès le mois d'octobre et le stationnement des soldats n'est réalisable que dans les abris spécialement aménagés.

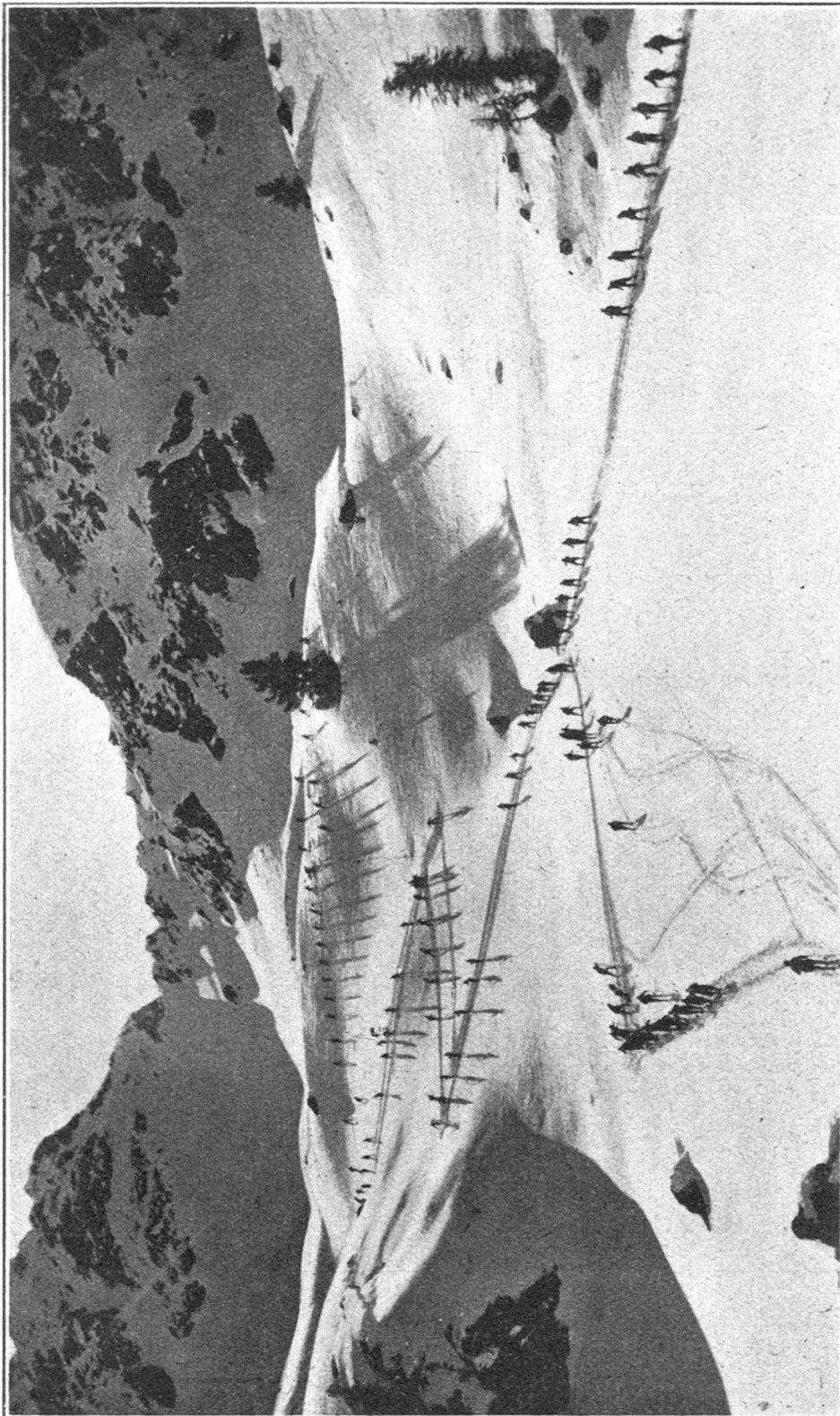
Toutes ces considérations rapidement passées en revue doivent nous mettre devant la réalité et nous obliger à réfléchir.

Que le lecteur veuille bien examiner les clichés ci-intercalés, il aura une idée des conditions de la vie des soldats dans les Alpes, des tours de force qu'ils y accomplissent et des dispositions que le commandement doit prendre avant d'y engager les hommes dont il est responsable.

La montagne élève les forts, elle effraye les faibles, elle plaît à ceux qui ont conscience de leur valeur personnelle. Et



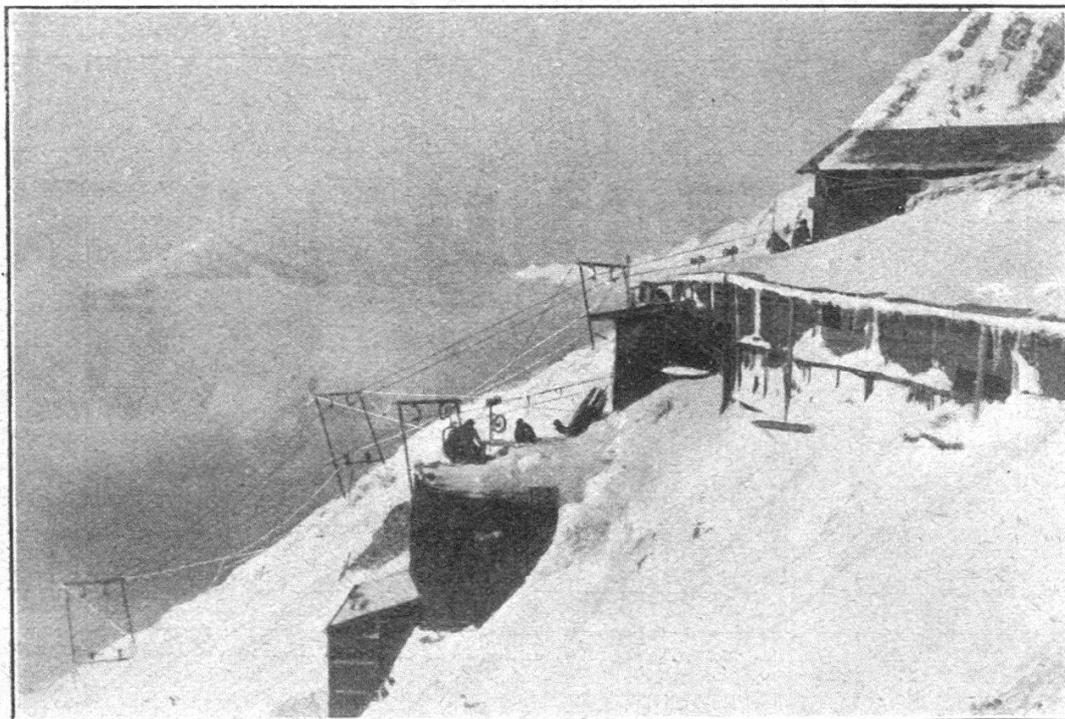
La sentinelle à 2500 m.



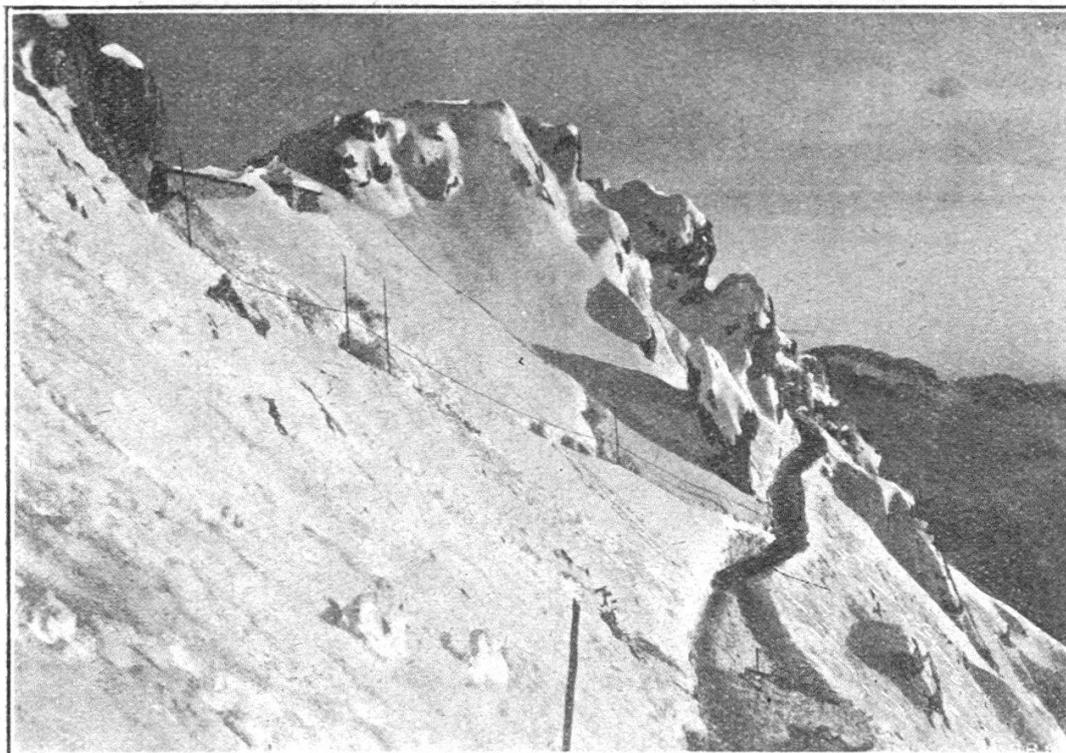
Skieurs en Haute Carnie.



Tranchée sur la Cime Lana.



Station de téléphéage sur le Monte Nero.



Cheminement à travers le Gregnedul en Carnie.



Au nord d'Asiago, dans les tranchées.



Réseau de fils de fer sur le Polonnik.

nous autres, neutres par force, nous n'avons tout de même pas le droit de cacher notre sentiment de respect et d'admiration devant ces véritables soldats du devoir.

* * *

L'offensive trentine aurait obtenu un effet très sensible si tout en n'arrivant pas à déboucher dans la plaine, elle avait pu paralyser les opérations sur toute l'étendue du front.

Les faits démontrent que ce résultat ne fut pas atteint, car dès la fin de juin le commandement italien engageait ses troupes offensivement sur l'Isonzo. Elles furent transportées et rassem-

blées jusqu'au 27 juillet dans les secteurs d'attaque prévus. Du 27 juillet au 4 août les artilleries furent amenées en place et les troupes d'attaque disposées sur le front. Dès le 4 août commencèrent les opérations tactiques proprement dites.

* * *

La région Gorizia - mer Adriatique dont Gorizia forme tant au point de vue militaire qu'au point de vue politique l'objectif principal, peut se décomposer en quatre lignes de positions distinctes quoique soudées entre elles (voir carte de la p. 233) :

1° La ligne Sabotino-Oslavia-Podgora au N.-O. de Gorizia ;

2° La ligne Monte Santo - Monte San Gabriele - Zoerenz au N. et N.-E. de Gorizia ;

3° La ligne du Carso centrée par Doberdo et bordée à l'E. par le Vallone.

4° La ligne de la Vertojbizza avec le point culminant du San Marco.

Ces quatre lignes forment entre elles un quadrilatère à considérer comme un véritable camp retranché. Plus au Sud enfin est située la ligne qui borde à l'Est Monfalcone et qui comprend la route importante du Vallone-Duino.

Le plateau du Carso nous paraît une des plus formidables positions du front d'attaque. Admirablement accidenté et disposé naturellement pour une défense de longue durée, il s'appuie au Nord à la tête de pont de Gorizia et au Sud aux positions de Monfalcone. Il présente le gros avantage de battre l'avant-terrain sans angles morts importants. Le Vipacco et l'Isonzo forment des fossés naturels de bordure du bastion, tandis que le San Michele au Nord et le Cosich au Sud constituent des points d'appui de premier ordre d'où toute la plaine et tous les passages sur l'Isonzo sont pris sous le feu.

En parcourant le terrain on se rend compte de sa force et on en retrouve les lignes de défense qui opposaient à l'attaque un rempart presque inexpugnable. Du mont San Michele la ligne défensive passait par le mont Sei Busi et en suivant la crête aboutissait au point coté 121 au S.-E. du Cosich. De profondes tranchées creusées dans le rocher, blindées et bétonnées et couvertes par les réseaux de fil de fer serrés se reliaient entre

elles par des chemins couverts permettant aux troupes des déplacements dans tous les sens. Des abris à plusieurs mètres sous terre donnaient une protection absolue et permettaient certainement d'envisager la plus sûre résistance en face de l'adversaire.

Il est parfaitement loisible à tout critique de relever qu'il a fallu un certain temps à l'armée italienne pour s'emparer du Carso ; il est admissible également que le défenseur pouvait ne placer sur ce terrain qu'un nombre très inférieur de troupes à celui mis en ligne par son adversaire.

Toutes ces raisons se justifient par des raisons qu'il est superflu de rappeler. Il n'en reste pas moins un fait, c'est qu'au moment choisi et fixé par le commandement suprême ces positions furent conquises et tenues. Les énormes sacrifices consentis montrent, d'autre part, la valeur de l'armée italienne, que certains voudraient contester en se basant sur des époques de guerre où l'Italie n'avait ni les moyens, ni la force de préparer ses troupes.

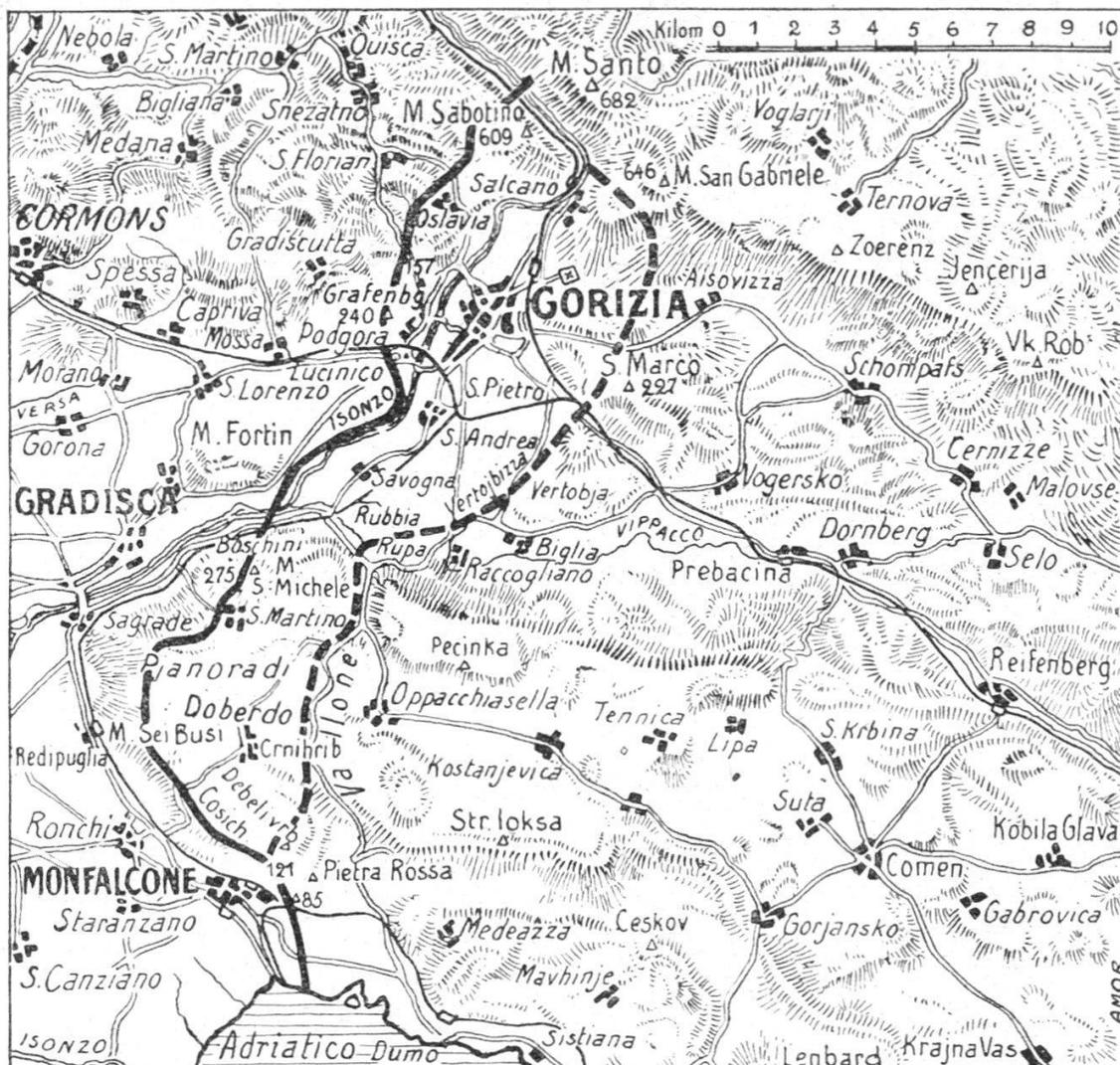
* * *

L'attaque du secteur Gorizia-Carso fut précédée d'une action sur Monfalcone, dans le but d'attirer à l'extrême Sud du front le plus de forces adverses possible.

Les opérations ainsi déclanchées portèrent le 4 août les Italiens sur les hauteurs immédiatement à l'Est de Monfalcone (cotes 85 et 121), mais une violente contre-attaque les ramenait avec des prisonniers dans leurs tranchées de départ.

Tandis que, le 5, l'artillerie continuait son tir de sondage et de destruction, le 6 au matin elle le portait à son maximum d'intensité. Les patrouilles de combat parvenaient dans le courant de l'après-midi à en déterminer les résultats et, à 4 h., les troupes italiennes se lançaient à l'attaque. Les directions d'assaut étaient données sur les objectifs nettement établis au Nord par le Sabotino, puis, plus au Sud, Oslavia, le Podgora et ses pentes méridionales jusqu'à l'Isonzo.

Le Sabotino, véritable couverture d'aile de la tête de pont de Gorizia, fut attaqué par le 78^e régiment d'infanterie, le 3^e bataillon du 58^e régiment, le 3^e bataillon du 115^e régiment,



deux compagnies de sapeurs, une batterie de montagne et deux batteries de lance-bombes. En trois quarts d'heure, les Italiens se rendaient maîtres de la hauteur et y capturaient la plus grande partie de la garnison. Puis, poussant leurs lignes, ils s'établissaient à la tombée du jour à l'extrémité Est des pentes surplombant l'Isonzo.

La hauteur N.-E. de Oslavia fut assaillie et prise par la brigade Lambro. Oslavia tomba sous l'attaque de la brigade Abruzzi, alors que la brigade Cuneo, à la droite, atteignit dans son élan le Grafenberg. Cette dernière brigade fut contre-attaquée par de fortes réserves autrichiennes et entourée ; elle combattit toute la nuit dans des conditions extrêmement dures,

ayant à son aile droite la 12^e division, qui réussit à atteindre l'Isonzo le soir même.

La 22^e division porta son effort sur le San Michele. Elle réussit à s'emparer de la ligne défensive de cette hauteur au prix de lourds sacrifices et elle opposa une résistance victorieuse à tous les retours offensifs de son adversaire.

La relation officielle du commandement suprême italien donne la copie de l'ordre émané le 6 au soir par le commandant des troupes autrichiennes :

L'ennemi est passé sur presque tout le front à une attaque décisive et cherche un succès final.

J'attends de mes troupes qu'il lui soit préparé un digne accueil en le repoussant sans qu'il en reste un seul. La situation générale exige aujourd'hui, plus que jamais, que toutes nos positions défendues avec ténacité pendant une année, restent entre nos mains.

Je suis sûr que ma volonté se réalisera partout. La victoire doit nous appartenir.

Général BOROEVIC.

La tâche des troupes autrichiennes était particulièrement ardue dès que les ailes avancées de Gorizia tombaient entre les mains de l'adversaire.

Les Autrichiens se signalèrent par une conduite héroïque en résistant au centre avec acharnement et en profitant très habilement des ressources du terrain. Mais il leur fut impossible de contenir la poussée italienne et de contrebalancer la supériorité de l'artillerie. Des deux côtés les actions d'éclat et de bravoure se poursuivirent jusqu'au soir du 8 août, où les Italiens s'emparèrent à demeure de la ligne de l'Isonzo, passèrent le fleuve à gué et se retranchèrent sur la rive gauche.

Les premiers éléments de poursuite — cavaliers et cyclistes — se portaient à l'Est de l'Isonzo. Le 9 août, à l'aube, les troupes italiennes entraient en rangs serrés à Gorizia et s'établissaient par la suite sur les hauteurs à l'Est de Gorizia et de San Andrea.

Les opérations continuèrent sur le Carso et à Monfalcone par une série d'attaques acharnées chèrement disputées par le défenseur. Les dernières positions du Debeli et de la cote 121 près de Monfalcone formaient pivot de gauche de la ligne de résistance en couvrant une voie d'accès sur Trieste. Ce pivot résista avec l'opiniâtreté qui caractérise une troupe placée en défense d'un objectif sinon décisif tout au moins des plus impor

tants. Cependant, après la conquête définitive du plateau de Doberdo, le sort du pivot du Debeli était jeté et il tomba également entre les mains des Italiens. La bataille continua les jours suivants jusqu'au 15 au milieu des cavernes défoncées, des chemins détruits, des régions bouleversées et mettant encore entre les mains des Italiens les pentes occidentales du Pecinka.

Dès lors, les opérations changèrent de caractère. Comme nous le voyons sur tous les fronts, elles nécessitèrent un temps de rétablissement et de réorganisation.

En face de nouvelles lignes, le travail d'approche devait être repris méthodiquement, l'essentiel étant de consolider les positions en vue de nouveaux efforts.

* * *

Les Italiens accusèrent un total de 18 758 prisonniers, dont 393 officiers, 30 canons, 63 lance-bombes, 92 mitrailleuses, 12 226 fusils, 5 millions de cartouches, 3000 coups d'artillerie, 60 000 bombes et un considérable butin en matériel divers.

* * *

Durant toute la période des combats sur l'Isonzo, des opérations de petite envergure furent entreprises par les deux armées adverses dans les vallées supérieures de l'Avisio, de la Brenta, du Tofane, dans le massif du Cristallo et du Tonale, dans la vallée de Ledro et d'Astico, sur le haut plateau d'Asiago et dans le val Sugana et le long des crêtes plus à l'Est.

De septembre à fin 1916 les opérations dites d'automne sont caractérisées par une activité de détail maintenue très vive sur l'ensemble du front. Nous reviendrons sur les combats qui intéressent spécialement en montagne la zone du Pasubio (Adige) et celle de l'Avisio, et sur le terrain de colline celle du Carso.

(A suivre.)

Lieut.-colonel A. FONJALLAZ.

